

Anne CAUMARTIN et Martine-Emmanuelle LAPOINTE

Présentation

Il existe actuellement en littérature un engouement certain pour la notion, voire le problème de la filiation, pour l'inscription du sujet dans une histoire collective, qu'elle soit d'ordre biologique — en situant un corps en regard d'une origine — ou d'ordre symbolique — en cautionnant son existence et en l'orientant du coup à travers ses possibles. Ce n'est peut-être là qu'un tropisme d'époque, qu'une crise de la restitution historique. Il n'en reste pas moins que la critique s'intéresse de plus en plus à un *retour du sujet*, à la *présence humaine* et, surtout, à sa *situation*. Les travaux de Pascal Ory en histoire culturelle, de Paul Ricœur sur le rapport histoire/fiction et de Dominique Viart sur le roman français contemporain témoignent — après *l'ère du soupçon*, après ce temps où il fallait interroger et remettre en question tout repère — d'un intérêt pour *l'arrière du récit*, pour des discours qui se redonnent des référents, des ancrages, qui racontent en somme comment se crée le nouveau à partir de l'ancien.

La notion de filiation est donc à même de recouvrir une considérable étendue conceptuelle. Lorsqu'on veut parler de filiation — de pères et de fils, de mères et de filles —, la critique psychanalytique, comme en témoigne un récent numéro de la revue *Protée*, semble la première à répondre « présent ». Mais dans la mesure où la filiation renvoie à un mouvement, à la structuration d'un sens où s'élient ascendants et héritiers, où s'opèrent à la fois la transmission et la réécriture, la notion soulève aussi les questions d'influence, d'association, de reconnaissance. Le présent dossier s'intéressera donc à l'apport de la notion de filiation à l'histoire littéraire, c'est-à-dire aux manières dont la littérature contemporaine accueille les traditions, tisse dans le champ littéraire une autre cohérence que celles fournies par la chronologie ou l'esthétique. Comment, pour quel motif et avec quel impact émergent en littérature des figures d'autorité? Pour quelles raisons choisit-on de redresser, de trans-

planter, de marcotter ou carrément d'abattre son arbre généalogique? Ce sont là les questions qui traversent les articles rassemblés ici.

Dans cette perspective, des œuvres particulières seront examinées plutôt que des courants littéraires. Suivant une exigence de lecture qui considère la singularité des différents discours littéraires, les études éclairent autant les influences rémanentes que les références convoquées délibérément — que ce soit par émulation ou dénégation — afin de révéler les traditions qui « hantent » la littérature québécoise contemporaine. Des marques d'intertextualité (citations, allusions) permettent de décrypter la filiation intellectuelle de l'écrivain, de retracer le parcours de lectures qui se rencontrent et s'entremêlent à l'écriture pour s'établir à nouveau, réciproquement. Se dévoile ainsi une communauté nouvelle, largement ignorée en ce que cette filiation particulière s'établit souvent à la suite d'un détachement de l'institution.

C'est donc à la fois dans la défiance et le désir de la continuité que se créent les filiations intellectuelles, que les traditions s'inventent, comme le reste, par l'association d'éléments disparates et qu'elles peuvent servir d'aiguillage — historique, social, politique — dans la constitution d'esthétiques et de poétiques. Ce jeu de la reprise et de la transformation, de la distinction et du même montre que les filiations littéraires ne cherchent pas tant à refonder le présent qu'à comprendre, comme l'espère Viart, « la fracture dans laquelle nous sommes ». Que la filiation soit vécue sur le mode collectif par des groupes qui prennent l'histoire en charge, ou sur le mode individuel par les bibliothèques imaginaires, par des constructions dynastiques, qu'elle ait partie liée à la fiction ou au « réel » — avec tous les guillemets que cela suppose —, les réflexions qu'elle appelle ouvrent un chantier important, ambitieux : l'interrogation de la part — et du rôle — de la rupture et de la continuité, comme des diverses modalités de réorientations culturelles dans la constitution de l'histoire, ceux en somme de la négociation entre legs et héritage.

C'est cette difficile négociation qu'aborde Julien Goyette dans son article consacré à la recherche en histoire, au caractère révocable du récit. Goyette y montre les différents rapports à la tradition au sein de la discipline depuis la Deuxième Guerre mondiale. Oscillant entre un type de

discours qui se construit dans l'indifférence des Anciens et un autre qui privilégie explicitement leur dénégarion, longtemps les historiens auront mis à mal le statut d'héritiers, plus encore qu'ils ne contestent les récits historiques eux-mêmes. Les dernières générations d'historiens interrogent toutefois la pertinence de cette problématique *tabula rasa* et indiquent qu'« innover » en histoire demande dans une large mesure de prendre en compte les récits antérieurs. C'est dire que les ruptures dans le champ intellectuel ne s'opèrent pas avec autant de netteté que ne le voudraient leurs acteurs. Pour y assurer leur emprise, ou du moins donner une certaine impulsion à leurs idéaux, ceux-ci insèrent cette nécessaire prise en compte du passé dans une critique du déjà-là qui trouve souvent son efficacité lorsqu'elle est portée par une parole collective. C'est dans cette perspective qu'Anne Caumartin traite de la notion de génération. À partir des textes d'intention de trois importantes revues littéraires du XX^e siècle, elle montre comment se déploie le motif d'une fraternité dissidente et comment s'établit du coup une filiation intellectuelle alors qu'est nécessairement récusé un système existant pour consacrer sa différence.

Les articles de Martine-Emmanuelle Lapointe, de Maxime Prévost et de Maïté Snauwaert permettent quant à eux de voir les justifications et les mécanismes qui lancent la fabrication de lignées. En éclairant le paradoxe lié à la figure d'autorité qu'a pu être Octave Crémazie pour les critiques Gilles Marcotte et Jean Larose, Lapointe montre que les filiations intellectuelles se construisent parfois plus favorablement à partir de lectures intimes — qui supportent du reste une certaine posture au sein de la critique — que de la doxa. En effet, Crémazie, figure littéraire mineure, est érigé en modèle par les deux critiques et leur permet de fonder une filiation sur la négativité, voire sur la promesse d'une œuvre et d'une littérature à naître. Par leurs lectures des œuvres de Crémazie, Marcotte et Larose confirment leur propre vision de la littérature comme de l'institution québécoises et dénouent la tension apparente entre la familiarité de l'œuvre et le décentrement nécessaire, selon eux, à « toute expérience véritablement littéraire ». À l'opposé, pourrait-on dire, la filiation explorée par Maxime Prévost dans son article consacré à l'anglophilie d'Hubert Aquin s'inscrit dans une perspective collective. Plutôt que de soutenir une posture d'écrivain, elle met au jour une façon d'orienter le nationalisme québécois. Choisisant avec soin ses figures d'autorité litté-

raires, Aquin tenterait par là même de remédier à l'amnésie de notre littérature en reconnaissant un héritage (anglais, en l'occurrence) dont on doit consciemment s'affranchir, un héritage que le Québec se doit de liquider pour assurer sa souveraineté culturelle. Se situant à la jonction de l'individuel et du collectif, dans une sorte d'entre-deux, les discours de filiation étudiés par Maité Snauwaert sont tournés vers le lecteur : la fonction d'adresse qui vise à expliquer les motivations et les conséquences des événements, qui se fait parole charnière entre le legs reçu et le legs à déposer, s'avère le vecteur identitaire des personnages au centre de *La Petite Fille qui aimait trop les allumettes* et du *Jour des corneilles*. Le roman de filiation, envisagé ici comme un avatar du conte, trouve donc dans l'expérience individuelle, c'est-à-dire dans la morale et la responsabilité qui en découlent, sa résonance sociale.

Par ailleurs, d'autres collaborateurs rappellent que la filiation peut aussi être pensée en creux, à partir de ses limites, de son impossibilité. Michel Biron et Ariane Léger abordent la filiation en montrant comment s'est exprimé chez certains écrivains le manque de pères symboliques, de modèles à la hauteur d'un idéal culturel. Mettant au jour la figure de l'Autodidacte, dont la présence point dans la littérature québécoise au temps de *La Relève*, atteint son apogée au cours de la Révolution tranquille, puis s'efface avec la génération émergeant dans les années 70, Biron esquisse les traits de cet *être du commencement* pour qui la virginité culturelle est tout sauf gênante. N'ayant pas bénéficié d'héritage culturel — entendre : de structures contraignantes, de dettes symboliques —, l'Autodidacte s'adonne à la lecture et à l'écriture selon ses affinités et ses désirs et forge ainsi sa propre tradition. Mais cette liberté, pour un « autodidacte » comme Jacques Ferron, peut aussi avoir une dimension contraignante, ainsi que le montre Ariane Léger à partir de la correspondance de Ferron avec son « maître d'écriture » Pierre Baillargeon. Pour donner un sens à sa propre entreprise littéraire, pour garder le pas sur son « irrévérence », Ferron est, au cours des années 40 et 50, en quête d'une autorité littéraire avec laquelle il entretiendra du reste une relation ambivalente. Entre soumission et affranchissement, la filiation intellectuelle trouve difficilement un équilibre confortable.

Les articles de Claire Jaubert et de Frédéric Rondeau poursuivent l'examen de ce lien paradoxal qui unit la revendication d'une filiation et la méfiance à l'égard de toute ascendance. Jaubert examine l'œuvre de Réjean Ducharme sous l'angle des relations interculturelles entre le Québec et la France pour révéler les différents usages de la parodie ducharmienne. Refusant le statut de « mineure » pour la littérature québécoise par rapport au fonds littéraire français, refusant la sclérose qu'associe l'écrivain au jugement critique, la parodie est chez Ducharme une stratégie littéraire qui défait l'héritage culturel français de son autorité tout en lui témoignant un certain respect. Par cette désacralisation, il s'agirait en quelque sorte pour Ducharme de s'engendrer lui-même en sélectionnant librement les éléments de son héritage culturel sans pour autant en faire des modèles. C'est dans un similaire désir de singularité que se déploie la question de la filiation dans l'œuvre poétique de Gilbert Langevin. Rondeau rapproche la quête de la communauté et la résistance du poète au Pouvoir de la définition de l'écriture d'André Belleau : l'écriture est à la fois distance et solidarité avec le peuple comme le poème s'avère chez Langevin, dans la transgression de la filiation idéologique, l'arrimage d'une singularité à la dimension collective.

Yvon Rivard conclut notre réflexion en revisitant sa propre expérience littéraire et intellectuelle. Après avoir longtemps voulu pour seule identité celle de « l'artiste qui se crée lui-même et crée le monde à chaque instant » en rompant avec le familier, en apprivoisant l'étrangeté de ceux qui furent ses maîtres d'écriture, de regard et de réflexion, Rivard expose cette soudaine urgence de « rentrer à la maison », c'est-à-dire de rentrer dans l'Histoire, de retrouver ses anciens repères et ainsi donner forme à ce qui est peut-être le plus grand art : retrouver le rêve à travers les œuvres longtemps fréquentées.

La plupart de ces textes ont d'abord été présentés sous forme de communications lors du colloque « Filiations intellectuelles dans la littérature québécoise » tenu au sein du congrès annuel de l'Acfas, le 15 mai 2006, à l'Université McGill. Ce colloque, sous la responsabilité de Martine-Emmanuelle Lapointe et d'Anne Caumartin, a bénéficié du soutien moral et intellectuel des présidentes de séance Roxanne Roy et Sarah Rocheville. Il a en outre profité du soutien financier du Département de langue et littérature françaises de l'Université McGill. Nous tenons à les en remercier chaleureusement.